



Vigée Le Brun, la grande portraitiste de l'histoire
Page E 3



Tyranie des apparences, côté fille, côté garçon
Page E 5

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 JUIN 2016

CULTURE



Serge Gainsbourg en concert lors du Printemps de Bourges, le 3 avril 1986

FRANK PERRY AGENCE FRANCE-PRESSE

28^{ES} FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

GAINSBOURG,

LA DER DES DERS

Jane Birkin, Arthur H et l'OSM réalisent un fantasme francofou pour une célébration qui pourrait être la dernière

SYLVAIN CORMIER

Une fin. Vingt-cinq ans après le décès d'un artiste, fût-il aussi vénéré, influent, cultissime qu'un Serge Gainsbourg (parti rejoindre son dieu fumeur de havanes le 2 mars 1991), il y a comme qui dirait une péremption. Une der des ders, pour célébrer. Ça tient au chiffre: on a dûment souligné les dix ans, les vingt ans, on rempile forcément pour le quart de siècle. Mais ensuite? On entre dans une autre ère d'éphémérides, celle de la peau de chagrin, inévitable raréfaction des proches et contemporains. Il y aura certes d'autres dates incontournables pour évoquer l'œuvre et l'homme. Le centenaire de la naissance, en 2028. Les cinquante ans de la disparition, en 2041. Mais on sera de plain-pied dans l'Histoire.

Le gros bon sens parle: si le programmateur Laurent Saulnier voulait pour ses Francos une Jane Birkin chantant à nouveau «le meilleur de Gainsbourg» avec l'OSM, c'était maintenant. Et c'était le moment idéal pour convaincre un Arthur H d'interpréter intégralement l'album des albums du canon Gainsbourg, mythique *Histoire de Melody Nelson*, avec le même OSM dirigé par Simon Leclerc. «Un programme double comme ça, pour moi, c'est l'apothéose, considère



PIERRE ANDRIEU AGENCE FRANCE-PRESSE

Jane Birkin et Arthur H chantant *Bashung*, en 2009. Complices, ils se retrouveront cet été à Montréal dans un Gainsbourg symphonique en compagnie de l'Orchestre symphonique de Montréal.

Saulnier. Avoir Jane, Arthur, l'orchestre, la chorale et tout, réaliser ce fantasme absolu d'entendre Histoire de Melody Nelson à la Maison symphonique, je pense que c'est pas mal le bout,

on ne peut plus rien faire après.»

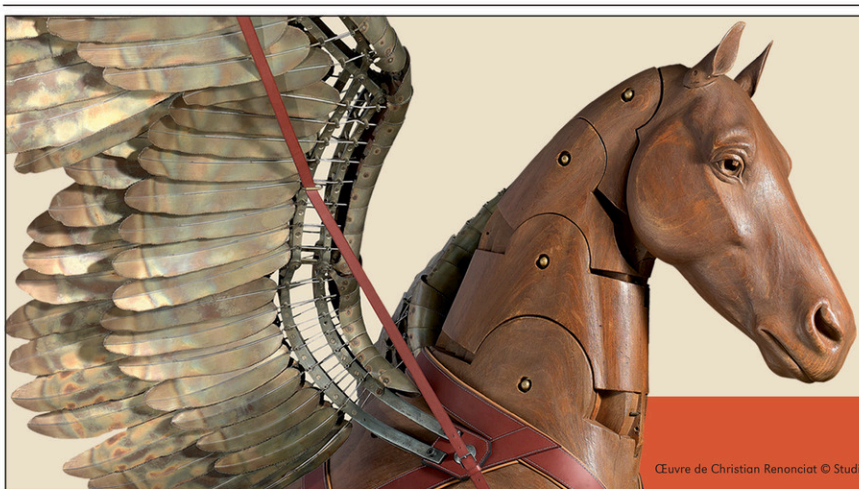
Et «comme si c'était pas assez», ajoute un Laurent pas mécontent, il y aura «Gainsbourg gratis, dans la rue»: le spectacle du récent album-

hommage de Stefie Shock, sur la grande scène extérieure: *Chansons de Gainsbourg - Douze belles dans la peau*. Le plus bel écrin, le plus vaste espace: on s'autorise tout pour l'adieu des adieux au beau Serge.

En cela, beau symbole, il est certainement significatif qu'un Stefie, un Arthur s'y collent... finalement. Eux qui ont pendant longtemps, surtout à leurs débuts, joué plus que pianissimo les inévitables comparaisons avec l'homme à la tête de chou, rapport aux timbres enfumés et aux gueules assorties. «Je sais, c'était dans chaque papier», se souvient Arthur H en rigolant comme d'autres toussent. «J'aurais refusé une telle proposition après mes premiers albums. Déjà que je me façonnais une identité musicale propre par rapport à mon père [Jacques Higelin, faut-il rappeler], ça faisait beaucoup à porter. Maintenant, j'assume tout, y compris mon côté gainsbourrien.»

L'interdit a été levé en 2012: Arthur s'est lancé lors du festival Europavox à Clermont-Ferrand, le temps de reprendre *L'homme à la tête de chou*, justement, dans une version orchestrale que l'on avait d'abord destinée à Bashung le regretté. «On me l'avait demandé avant *Bashung*, et j'avais alors dit non. Je ne

VOIR PAGE E 2 : GAINSBOURG



DES CHEVAUX ET DES HOMMES

La collection Émile Hermès, Paris

Exposition à Pointe-à-Callière
Jusqu'au 16 octobre 2016

POINTE-À-CALLIÈRE
Montréal

Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca

350, place Royale
Vieux-Montréal (Québec)
H2Y 3Y5

AGENCE CARGO

stm

INTERCONTINENTAL

TOURISME / MONTRÉAL

Œuvre de Christian Renonciat © Studio Sébert

L'exposition *Des chevaux et des hommes*, mettant en valeur des objets de la collection Émile Hermès de Paris, est réalisée par Pointe-à-Callière en collaboration avec la maison Hermès.

CULTURE

Saint Elvis Gratton, priez pour nous!

ODILE TREMBLAY



L'humour occupe une telle place dans notre société, sur scène, à l'écran grand ou petit, côté pub et côté animation de galas, qu'explorer l'imaginaire comique d'un Québec mort de rire relève de la thérapie collective.

Ça rigole et c'est tant mieux sur la planète entière et depuis toujours — bien fol qui irait faire le procès de Molière, ou chez nous celui d'Yvon Deschamps — mais la part de tarte culturelle occupée par l'industrie de l'humour ne cesse ici de croître devant nos yeux. Sur pâte plus ou moins fine et parfois bien grasse. On reste poli, mais on s'inquiète.

Car enfin, pourquoi le Québec rigole-t-il autant et davantage qu'ailleurs? Pour s'éviter les remises en question, en mettant ses forces et ses failles sur le même plan? Parce qu'il se sent trop petit pour cogner son poing sur la table? Pour traverser la déprime l'hiver? Pour apaiser la mémoire des défaites passées?

Ouvre la télé. Ah! Ah! Tout le monde se bidonne. J'arrive de France. Ils y échangent des idées parfois aussi. Un drôle de fossé!

Or me voici le nez entre les pages de *L'imaginaire comique dans le cinéma québécois* de Robert Aird et Marc-André Robert, publié chez Septen-

trion. Cherchant à mieux cerner l'affaire, comme un limier.

Ce tandem a exploré avec les égards dus à son rang notre humour cinématographique sur une période de plus de soixante ans, entre 1952 et 2014. Lourde tâche! Surtout quand des œuvres aussi disparates que *Deux femmes en or*, *Le déclin de l'empire américain*, *Les boys*, *IXE 13*, *Le temps des bouffons*, *Starbuck*, *La grande séduction* et *Cruising Bar* sont du party.

Veut, veut pas, le Québec se révèle en creux à travers ses hilarités devant l'écran. Notre humour au septième art demeure très majoritairement masculin, autodérisoire, peu plé d'antihéros qui rêvent de couper les racines, mais pataugent dans leur cour. Miroir, méchant miroir!

Il méritait bien son chapitre, notre épouvantail à moineaux national. Elvis Gratton, qui d'autre? Pierre Falardeau et son interprète Julien Poulin avaient mis au monde au début des années 1980 ce King de la poutine en garçonne de repousseur: raciste, misogynne, aliéné, épais, bourré de préjugés et de clichés, incapable de s'exprimer comme du monde, fier d'être «*fluent dans les deux langues*». Think big, s'tie!

Ironie du sort, cette caricature à grands favoris allait ravir le cœur des Québécois. Au grand dam de Falardeau. Il eut beau offrir à ses premières incarnations des suites immondes, le jeter dans la merde jusqu'au cou, lui faire lécher les pieds des riches et des puissants, la critique hurlait. Pas grave! Son public suivait.



Elvis Gratton, mis au monde dans les années 1980 par Pierre Falardeau et Julien Poulin, a longtemps ravi le public québécois et fait hurler la critique.

Reflet adopté, icône canonisée. Saint Elvis Gratton, patron des colonisés, priez pour nous!

Avancée en zigzag

Quand même: le rire québécois chemine. N'allez pas croire...

Ces chercheurs l'observent: «*La vulgarité de La pomme*, la queue et les pépins, *le sexisme d'Après ski*, *la représentation des homosexuels dans Les chats bottés* et *J'en suis sont dépassés aujourd'hui*. On peut l'expliquer par la rectitude politique, mais on ose croire que ces préjugés grossiers véhiculés dans ces comédies sont, en partie du moins, derrière nous.» L'évolution d'une société se

mesure aux cibles de sa moquerie. Ça avance en zigzag, mais pas à pas. L'espoir vacille ou luit. C'est selon.

En plus de 60 ans, les Québécois eurent le temps de briser leurs chaînes, de se déniaiser devant les comédies érotiques, de s'engager politiquement, de se désengager. Au burlesque de naguère succéda un comique de dialogues. On ne bouffe plus, mine de rien, du curé comme dans *Seul ou avec d'autres*, mais la quête du père persiste à hanter l'imaginaire collectif et le couple, la famille, les voisins demeurent des sujets d'hilarité, de *O. K... Laliberté* à *Québec-Montréal* en passant par *Cruising Bar*, *Mambo Italiano* et *Le mirage*.

Tandis qu'en France la comédie adore squatter les salons bourgeois et qu'aux États-Unis toutes les couches sociales se voient conviées à la fête, ici le gag se pose sur une banlieue sans horizon ou à l'extrémité cuisine d'un escalier en tire-bouchon.

D'abord en famille, on l'a compris, là où le visage de l'autre, de l'étranger, du différent, ne s'encadre pas sous le linteau de la porte, du riche non plus.

N'en déplaise aux puristes, les deux pieds dans son milieu populaire, notre comédie parle jolai à tous les vents, puisant au sonore exercice des ressorts humoristiques sans fin. La dérision du Arcand du Dé-

clin et des *Invasions* tient de la variation sémantique pour intellos sur fond d'une même défaite identitaire.

Au centre de cette défaite: le mâle, qui n'a pas su protéger sa tribu des dérives de l'histoire. «*L'image de l'homme québécois est souvent négative et pathétique dans l'ensemble de la cinématographie*, notent les analystes avec raison. Il est celui qui fuit ses responsabilités, qui reste au stade juvénile, qui subit les événements, les échecs...»

Eclaircie dans ce ciel viril embrouillardé: la comédie offre parfois, et de plus en plus, aux héros masculins de petites victoires, que le drame leur refuse. «*Tranchant avec l'inertie de l'Homo quebecus*.»

Au rendez-vous du rire, ces antihéros parviennent par le hasard et par la ruse à déjouer l'adversité, à l'instar des villageois de *La grande séduction*. Après tout, même le *looser* de *Starbuck* finit par trouver sa rédemption. Eclaircie en vue!

À quelle auge mangent Les 3 p'tits cochons 2, comédie québécoise de l'été et suite neuf ans plus tard du succès de Patrick Huard? La libido des frères pourra s'épanouir sans doute, par la voie royale du rire. Car sans lui, semble-t-il, notre société se sent bien désemparée. Rien n'est parfait: l'humour salvateur permet aussi d'éviter de se faire une opinion tout seul sur l'évolution des mœurs.

Culs par-dessus têtes, les gens sérieux deviennent de facto les vrais marginaux. Mais rendus à penser ça, on a trop réfléchi. La tête chauffe. On bâille un peu. Faute d'une injection d'humour immédiate, vivement ce soir qu'on se couche!

otremblay@ledevoir.com

GAINSBOURG

SUITE DE LA PAGE E 1

me sentais pas encore prêt. Mais quand je l'ai fait, ça s'est bien passé, j'ai pu me glisser dans les mots de Gainsbourg et faire quelque chose qui marchait. Ça m'a libéré: je l'avais fait une fois, je pouvais le refaire.»

La «*proposition malhonnête de Laurent Saulnier*» n'était pas de celles que l'on refuse: «*Je prends vraiment un plaisir inouï à plonger dans cette Histoire de Melody Nelson*. Bien sûr, c'est se mettre à la place du commandeur, avec le risque effectivement qu'il y ait une machine qui vous coupe la tête. Un gros défi, surtout au niveau de la prise de son. Ce disque étincelant et magnifique n'a jamais été destiné à la scène. Il y a cet orchestre, cette rythmique, tout à l'avant-plan, et un mec qui chelle tout doucement dans un micro qui capte très, très fort: c'est impossible en vrai. Ça ne peut pas marcher, quoi.» Il pouffe comme on s'étouffe. «*Moi, je vais m'insérer là-dedans, avec mon phrasé, c'est tout, mais pour le sonorisateur, c'est de l'ordre du miracle.*»

Jane et Serge, à la vie à la mort

Jane Birkin ne pouvait pas non plus dire non à ce Gainsbourg symphonique, même si on pouvait présumer qu'après Gainsbourg, poète majeur, la «*lecture à trois voix*» présentée au FIL (Festival international de la littérature) en septembre 2015, la mission était accomplie. «*Moi aussi, j'ai pensé ça*, admet-elle volontiers. Mais j'ai toujours pensé aussi que ce serait plutôt très beau, ses chansons en philharmonique: j'ai toujours parlé des mots de Serge, mais il était aussi un très bon mélodiste. Très inspiré par la musique classique, il en avait utilisé beaucoup. Et mon

ami Nabu [le pianiste Nabuyuki Nakajima] avait déjà fait toutes les orchestrations, et quand je les ai entendues, j'ai été ravie, alors j'ai dit oui, d'accord, encore une fois je vais chanter Serge.»

Ont-ils jamais été vraiment séparés, même s'il y eut rupture, d'autres couples et d'autres enfants après leur Charlotte? «*Il y a une chanson qui s'appelle Une chose entre autres/L' meilleur de moi*.» Je pense que j'ai eu le meilleur de Serge, et pas seulement mes 13 ans avec lui. On a réussi, grâce à lui, à continuer ensemble après, ce qui était assez compliqué pour Bambou et pour Jacques [Doillon]. Je me rends compte en relisant mes journaux intimes à quel point on ne s'est jamais quittés. Il venait tout le temps chez moi, se mettait au piano. Et on a continué ensemble même après sa mort. Le Casino de Paris, le Bataclan, toutes ces tournées, Arabesque... C'est une chance magnifique. C'est vraiment un cadeau qu'il m'a fait. On est demeurés amis jusqu'à la fin, c'est à cause de ça que je peux aller faire le philharmonique chez vous, 25 ans plus tard. Il aurait été ravi.»

Le Devoir

GAINSBOURG SYMPHONIQUE

À la Maison symphonique de Montréal, les 10 et 11 juin, à 20 h.

STEFIE SHOCK: 12 BELLES DANS LA PEAU

Place des Festivals, le 13 juin à 21 h.



Stefie Shock et Laurence Nerbonne monteront sur la grande scène extérieure pour offrir *Chansons de Gainsbourg - Douze belles dans la peau* avec onze autres interprètes.

Bell présente les **FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL** en collaboration avec **Ford**

9 AU 18 JUIN 2016 • 28^e ÉDITION

LA FÊTE COMMENCE CE JEUDI, EN FRANCO S'IL VOUS PLAÎT!

PLUS DE 60 SPECTACLES EN SALLE DONT:

LES GRANDS SPECTACLES Bell en collaboration avec Presse

98.5 Rouge 98.5

PLACE DES ARTS - 20 H

UNE CRÉATION ORIGINALE DES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

GAINSBOURG SYMPHONIQUE

PREMIÈRE PARTIE **ARTHUR H** ET L'OSM PRÉSENTENT **HISTOIRE DE MELODY NELSON**

DEUXIÈME PARTIE **JANE BIRKIN** ET L'OSM PRÉSENTENT **LE MEILLEUR DE GAINSBOURG**

AVEC L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL SOUS LA DIRECTION DE SIMON LECLERC

10-11 JUIN

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

ALAIN SOUCHON & LAURENT VOULZY (France)

12 JUIN

SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

LES SŒURS BOULAY Première partie: SARATOGA

15 JUIN

THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

TENDANCES ((SiriusXM)) 96.5 C-91 CLUB SODA - 19 H

EMEL MATHLOUTHI (Tunisie)

15 JUIN

LA SOIRÉE ((SiriusXM))

ARIANE MOFFATT CAPTEUR

15 JUIN

LA GRANDE FÊTE MULTICULTURELLE

ALPHA BLONDY & THE SOLAR SYSTEM (Côte d'Ivoire)

16 JUIN

FRANCOFOLIES.COM

INFO-FRANCOS 514 876-8888 / 1 855 FRANCO

BILLETTERIE PLACE DES ARTS et MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL 514 842-2112 / placedesarts.com

CLUB SODA 514 286-1010 / clubsoda.ca

Canada Desjardins Hydro Québec Loto Québec ((SiriusXM)) SACM SOCAN SPECTRA

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

CULTURE › EXPOSITION

Élisabeth Vigée Le Brun,
la grande portraitiste de l'histoire

Près de 175 ans après sa mort, voilà sa grande rétrospective, celle qui la réhabilite

Populaire de son vivant, Élisabeth Vigée Le Brun a été oubliée peu après sa mort avant d'être réhabilitée et considérée aujourd'hui à sa juste valeur. La portraitiste attirée de Marie-Antoinette n'aura pas que décrit le monde mondain qui l'entourait. Ses toiles respirent l'histoire.

JÉRÔME DELGADO

Plus grande portraitiste de son époque, Élisabeth Vigée Le Brun (1755-1842) s'est frayé un chemin dans un monde d'hommes, celui de la peinture. Elle a séduit les hautes sphères de la société, y compris Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI, et traversé une époque tumultueuse à sa manière, à coups de pinceau.

La longue et prolifique carrière de celle qui a parcouru une bonne partie de l'Europe, de Rome à Saint-Petersbourg, a été suivie du pire: l'oubli et le mépris. Près de 175 ans après sa mort, voilà sa grande rétrospective, celle qui la réhabilite.

Après Paris (au Grand Palais) et New York (au Metropolitan Museum of Art), où elle a été fort courue (240 000 et 165 000 visiteurs, respectivement), l'exposition *Élisabeth Louise Vigée Le Brun. La portraitiste de Marie-Antoinette* s'arrête à Ottawa. C'est l'expo de l'été du Musée des beaux-arts du Canada (MBAC), forte de ses 90 tableaux, dont certains jamais présentés.

Élisabeth Vigée Le Brun est la victime type d'une histoire de l'art un brin misogyne. Selon les langues sales, elle n'a que bénéficié de sa coquetterie et de son flirt avec le pouvoir. Doublement victime: les premières féministes la rejetent aussi. Trop féminine.

«*Vigée Le Brun a promu son art avec sa beauté, sa féminité, sa sociabilité et sa maternité. Simone de Beauvoir n'approuvait pas qu'elle ne se soit pas battue avec les moyens des hommes*», commente Paul Lang, conservateur en chef au MBAC et co-commissaire de l'expo.

Ses autoportraits ont été dénigrés par le mouvement féministe parce qu'elle se représentait en mère plutôt que devant son chevalet, comme l'aurait fait un peintre mâle. L'image de la femme, décidément...

«*Ce n'est pas négatif qu'elle utilise des charmes féminins. Elle est dans le monde où elle est femme et joue le jeu. Quand elle se peint en mère, elle montre qu'elle peut être créatrice comme femme et comme artiste, contrairement aux hommes*», note Ery Contogouris, historienne de l'art spécialisée dans le XVIII^e siècle



La Paix ramenant l'Abondance (1780)

IMAGES MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

«*Vigée Le Brun a promu son art avec sa beauté, sa féminité, sa sociabilité et sa maternité. Simone de Beauvoir n'approuvait pas qu'elle ne se soit pas battue avec les moyens des hommes.*»

Paul Lang, conservateur en chef au MBAC et co-commissaire de l'expo

cle et dans les études féministes et queer.

La professeure de l'UQAM, qui n'a pas collaboré à l'exposition du MBAC, parle souvent dans ses cours d'Élisabeth Vigée Le Brun. Elle lui apparaît comme un cas symptomatique de cette obsession à scinder le monde en deux sexes. Or les exemples de soutien mutuel qui prouvent le contraire sont nombreux. Chez Vigée Le Brun, l'appui de la figure masculine est venu de son père, le peintre Louis Vigée.

Trois périodes

Comtesses, marquises, duchesses, baronnes et bien sûr la reine: la galerie de femmes

qui ont posé pour Élisabeth Vigée Le Brun impressionnante. L'exposition les montre toutes, et bien plus, y compris des hommes. Trois sections la divisent, inspirées par les grands pans de la vie de l'artiste: la période de l'Ancien Régime, la plus courte mais la plus dense (1778-1789); ses années d'exil (1789-1802); son retour à Paris, une longue époque (40 ans), marquée par la publication de ses mémoires davantage que par sa production picturale.

«*Elle revient et ne reconnaît plus Paris*, dit Paul Lang. *Tous les gens que vous verrez [dans la première section] ont été soit guillotiné, ou tués autre-*

ment, soit exilés. Ceux qu'elle peint, comme Caroline Murat [sœur de Napoléon], Vigée Le Brun les considère comme des parvenus.»

Pour cette présentation essentiellement chronologique, le commissaire se permet des «tricheries», contrairement à ses collègues parisiens et new-yorkais. Sa plus importante, en ouverture, est consacrée à l'image de l'artiste, soit à ses autoportraits et aux portraits d'elle réalisés par d'autres.

«*Oui, elle était une femme de pouvoir, reconnaît-il, mais ses portraits, ce sont des exercices de peinture. Un travail chromatique extraordinaire, une li-*

berté de la touche et une fluidité qui font quasiment disparaître l'identité du modèle.»

Une peintre importante

Le portrait, c'est une coche au-dessous du tableau d'histoire, et Élisabeth Vigée Le Brun souffrira de la hiérarchisation des genres. Sa production est néanmoins parsemée de références-clés. Ainsi, l'allégorie *La Paix ramenant l'Abondance* (1780) est un hommage à la politique extérieure de Louis XVI, engagé dans la guerre d'Indépendance des États-Unis.

«*Au-delà de son maniérisme, elle est une peintre importante, estime Ery Contogouris. Tout est joli, mais c'est plus intéressant si on prend le temps de l'étudier.*»

Pour la chercheuse universitaire, *Portrait en atelier de Lady Hamilton en Sibylle de Cumès* (1792) est emblématique chez celle qui a renouvelé le portrait d'apparat. Ce tableau, sa carte de visite lors de son pèlerinage européen, ne décrit pas une femme reconnue alors comme la plus

sensuelle. Il respire la contradiction, à l'instar de l'Europe mouvementée de l'époque.

«*Sibylle [prophète souvent vieille et laid], c'est le contraire de la féminité sensuelle*, dit-elle. *Vigée Le Brun évacue les traits de son modèle, s'approprie le tableau. Avec Sibylle, elle interroge la place du génie féminin dans l'histoire de l'art, elle assoit son génie.*»

La paternité de la «redécouverte d'une œuvre aussi significative», comme le résume Paul Lang, revient à Joseph Bailio, historien de l'art new-yorkais qui travaille sur Vigée Le Brun depuis... 1968. Ses recherches lui ont permis notamment de localiser des tableaux documentés, mais perdus. Et après la rétrospective, on attend de lui le catalogue raisonné.

Collaborateur
Le Devoir

ÉLISABETH LOUISE VIGÉE LE BRUN

Musée des beaux-arts du Canada, 380, promenade Sussex, Ottawa, du 10 juin au 11 septembre.

Trois portraits-clés de Vigée Le Brun, selon Paul Lang



Le commentaire politique: *Charles Alexandre de Calonne* (1784). Ce portrait d'un ministre de Louis XVI n'est pas seulement emblématique du «motif d'interruption» propre à Vigée Le Brun. Les détails, tels que la lettre adressée au roi ou le style Louis XV du fauteuil (et non XVI), dressent un constat de la crise économique. «*Il y a de la poudre blanche sur les épaules. Si vous aviez un bon coiffeur, la poudre ne maculait pas les vêtements. C'est très ambigu.*»

La commande la plus importante: *Marie-Antoinette et ses enfants* (1787) (illustration de gauche). Le tableau devait rétablir la réputation de la reine, la montrer en mère et non en femme frivole. «*Artistiquement, c'a marché; politiquement, il était trop tard.*»

Le chef-d'œuvre «absolu»: *La marquise de Pezay et la marquise de Rougé avec ses deux fils* (1787) (illustration de droite). Rare portrait de groupe, et sur fond de paysage, une première chez Vigée Le Brun, il exalte l'amitié et l'amour maternel. «*A la fois dans sa monumentalité et son intimité, la conception est un hommage à [Joshua] Reynolds.*»



CULTURE › MÉDIAS

La danse en ligne

Comment un trio de nouveaux médias couvre les corps émouvants

Les blogues et les sites spécialisés en danse avancent tandis que la couverture médiatique traditionnelle recule. Mais est-ce bien l'objectif?

STÉPHANE
BAILLARGEON

La danse, Pia Savoie, fondatrice de Dance Profiler est entrée dedans quand elle était petite et elle n'a jamais eu envie d'en sortir, mais alors pas du tout. Après une solide formation comme gymnaste, en ballet classique, en danse contemporaine et en hip-hop, la jeune Montréalaise a complété une formation universitaire en communication. Elle participait à un programme d'échange étudiant en Australie quand un cours de journalisme culturel l'a obligée à créer et à alimenter un blogue. Le choix du sujet n'a pas été compliqué, mais alors pas du tout.

«J'écrivais déjà de temps en temps pour le site Bachtrak, qui est vraiment très axé sur le ballet classique. Je voulais traiter d'une plus grande variété de spectacles», explique-t-elle au Devoir. J'ai donc créé mon blogue, où je suis libre.»

Elle a fondé Dance Profiler (wordpress.com) en mars 2014. Son slogan annonce «A contemporary world of dance». Le site en anglais propose d'assez longs articles regroupés autour de très habiles divisions («review», «preview», «interview» et des reportages en prime).

Pia Savoie critique des spectacles, rencontre et portraiture des artistes, relaie différentes infos plus ou moins pratiques sur le milieu. Elle est particulièrement intéressante quand elle décortique et analyse les créations pour en tirer des significations enfouies, par exemple sur le féminisme dans la société contemporaine à partir du spectacle *Je te vois me regarder* présenté à La Chapelle de Montréal en mai.

«J'ai deux objectifs», dit-elle. Mon but premier est d'écrire sur la danse de façon à intéresser quelqu'un qui ne s'y connaît pas. Si je peux inspirer une ou deux personnes à aller voir un show de danse, je suis super-heureuse. Je trouve que la représentation médiatique de la danse est trop bornée, surtout avec ce qu'on voit à la télé depuis une décennie.»

Et le second objectif? «Ça me concerne personnellement: écrire sur la danse, c'est un exercice d'apprentissage pour moi. Comme je ne suis plus dans le milieu, le blogue me donne l'occasion d'apprendre, de rester à l'affût.»

Mort et vie

Le recul, jusqu'à la quasi-disparition de la couverture journalistique de la danse dans les grands médias traditionnels, a fait l'objet d'une table ronde au Festival TransAmériques (FTA) de Montréal, mercredi soir. Les sites et les blogues spécialisés peuvent aider à compenser, y compris quand un nouveau média chasse l'autre.

Le critique François Dufort a fondé ddfanse.com quand est

mort l'hebdomadaire culturel montréalais *Ici* en 2001. C'est le plus vieux des nouveaux médias spécialisés. «J'animais aussi une émission à CIBL sur la danse», dit-il. *La crise des médias commençait à prendre de l'ampleur et l'espace pour la danse diminuait, sauf au Devoir. On était au début du Web et j'ai eu cette idée de créer mon magazine.»*

Il l'a baptisé de ses initiales (DF) et a défini un objectif simplissime: «couvrir la danse». Il la couvrait seul la première année. Maintenant, le site recense une dizaine de signatures. Au moins une trentaine de collaborateurs sont passés par DFDanse.

Sylvain Verstricht aussi a sauté d'une plateforme à l'autre. «Concrètement, j'ai lancé *Local Gestures* parce que le site pour lequel j'écrivais était sur son lit de mort», explique-t-il par écrit. Lui aussi en fait une affaire très personnelle, comme Pia Savoie.

«Au-delà de ça, c'était pour me permettre d'écrire sur la danse comme bon me semblait, en anglais ou en français, sans nécessairement faire de la critique conventionnelle; en gros, pour ne pas avoir de comptes à rendre à personne. *Local Gestures* me permet d'avoir un espace de réflexion où je peux tenter de comprendre et d'expliquer comment la danse crée du sens pour moi.»

Pour faire quoi?

Ce qui revient à se demander comment désigner cette démarche. Est-ce de la médiation culturelle, de la critique, du journalisme?

«J'y réfléchis, j'y écris, j'y crée», répond Sylvain Verstricht en parlant de son site et de ce qu'il y fait. *Je dirais que je fais de la critique horizontale plutôt que de la critique verticale, c'est-à-dire une critique qui ne cherche pas à prononcer un jugement sur l'œuvre, mais à être en dialogue avec celle-ci. Ce que les anglophones appelleraient du "popular criticism" plutôt qu'une review.»*

François Dufort reconnaît que la production de son site est inégale tout en affirmant que le meilleur de celle-ci se compare à ce que proposaient autrefois les imprimés gratuits.

Pia Savoie, elle, se réclame du journalisme artistique et surtout d'un travail de documentariste engagée. «C'est un travail de journaliste, dans une optique de documentation mais with a bias», dit-elle en passant brièvement à l'anglais. *Je laisse des traces. Et je ne suis pas en concurrence mais en complémentarité avec les médias traditionnels. Surtout que mes articles sont toujours très longs par opposition à beaucoup de médias qui annoncent les spectacles et nous disent si c'est censé être bon.»*

Ce travail de relais ne lui semble pas incompatible avec une perspective critique et même sociocritique. «J'ai des

« Je fais de la critique horizontale plutôt que de la critique verticale, c'est-à-dire une critique qui ne cherche pas à prononcer un jugement sur l'œuvre, mais à être en dialogue avec celle-ci »

Sylvain Verstricht, fondateur du site Local Gesture

opinions et je les assume, mais j'essaie aussi de considérer une perspective culturelle plus large. Cette façon de faire connecte avec le quotidien des gens qui sont aussi confrontés au féminisme, à la reconnaissance des minorités, aux conditions économiques difficiles.»

Son collègue Verstricht enchaîne: en allant encore plus loin. Au fond, son blogue se défend par lui-même et ne «sert» aucune cause, commerciale ou autre. «Je dirais que le site est pour les lecteurs qui veulent une réflexion, un point de vue sur la danse, et qui ne lisent pas des critiques afin de déterminer s'ils devraient aller voir ou non un spectacle comme s'il s'agissait d'un produit de consommation, dit-il. Qu'ils aient vu le spectacle ou non, qu'ils en aient l'intention ou non, cela n'a aucune importance. La lecture du texte devrait idéalement être une expérience en soi.»

Et ça paye?

Cette attitude se veut d'autant plus détachée — autotélique, disaient les Anciens pour désigner «ce qui s'accomplit par lui-même» — qu'elle ne génère aucun profit, rien de sonnant et trébuchant, ou presque. Au début, Local Gesture attirait des pubs de Google sans bénéfices. «Après avoir aperçu une publicité de produits soi-disant amincissants adressée aux femmes, j'ai décidé de retirer les publicités», explique son créateur.

Ce site a reçu 790 visiteurs uniques cette semaine et totalise 7094 visites depuis sa création. Dance Profiler reçoit environ 200 visites par mois. Le DFDanse, champion du lot, revendique «entre 12 000 et 15 000 visites par mois».

Celui-là survit en partie grâce à une petite subvention du ministère du Patrimoine canadien, environ 7000 \$ par année. M. Dufort ne présentera pas de demande de soutien au Conseil des arts et des lettres du Québec en 2016, puisque ses demandes précédentes ont toutes été refusées. La pub fournit le reste pour «faire ses frais». Les collaborateurs de DFDanse reçoivent 25\$ pour l'équivalent de chaque feuillet, mais uniquement pour les papiers de présentation des *shows* ou des artistes, pas pour les critiques.

François Dufort, jeune sexagénaire, n'écrit presque plus et de moins en moins. Lui aussi est entré en danse il y a longtemps et maintenant, regrette-t-il, la danse le quitte.

«En fait, je n'en vois presque plus parce que le médium chorégraphique a changé. On a régressé vers la performance et ça m'énerve un peu. Ce qu'on nous propose n'utilise plus le langage de la danse contemporaine. Ça m'intéresse de moins en moins. Je n'ai plus de passion. Mes collaborateurs sont aussi dans l'embarras. Ils viennent presque tous de l'École de la danse contemporaine de Montréal. Ils connaissent le mouvement et là ils doivent produire des descriptifs de spectacle où il n'y a pas de vocabulaire de danse, où il n'y a pas de danse.»

Le Devoir

FTA



DAVID AFRIAT LE DEVOIR

La comédienne Christine Beaulieu signe et interprète le texte de *J'aime Hydro*, dans lequel elle a intégré son propre parcours, ses doutes, sa vie.

Énergie positive

Avec *J'aime Hydro*, Christine Beaulieu sonde l'état de la relation entre les Québécois et leur société d'État

Pour son troisième spectacle en moins d'un an, la compagnie de théâtre documentaire Porte Parole aborde un autre sujet chaud, Hydro-Québec, mais cette fois avec une nouvelle auteure/enquêtrice, Christine Beaulieu.

MARIE LABRECQUE

«Se pencher sur Hydro-Québec, c'est s'intéresser à nous, à notre histoire», affirme Christine Beaulieu. Après avoir incarné l'alter ego de la documentariste Annabel Soutar dans *Grain(s)*, la comédienne s'est vu confier par celle-ci un rôle autre que celui d'actrice: l'enquête et l'écriture de *J'aime Hydro*. Durant sa recherche pour le récent *Le partage des eaux*, la directrice artistique de Porte Parole se serait heurtée à la difficulté de communiquer avec Hydro-Québec. «Parfois, la société d'État refuse d'aller à des tables de discussion. Pour Annabel, cette fermeture devient un sujet de spectacle!» Sauf que l'auteure de *Fredy* était débordée.

Et la vedette des films *Le mirage* et *Ceci n'est pas un polar* partage une qualité avec cette artiste qu'elle considère comme une mentore: la ténacité. Plus un désir de «rassembler dans leurs différences» les camps antagonistes d'un Québec qu'elles estiment trop divisés. Grâce à cette approche ouverte, ce souci d'écouter et de donner la parole à tous les points de vue, d'équilibrer la discussion, Christine Beaulieu n'a pas eu de mal à obtenir des entrevues avec les différents acteurs du dossier. Et elle se réjouit que, lors de la création au Festival TransAmériques, tout ce beau monde, dont certains «ne se parlent pas dans la vie», sera réuni dans la même salle.

Beaucoup de contestation grouille autour d'Hydro-Québec ces dernières années. La pièce sonde l'état de la relation entre les Québécois et leur société d'État, symbole d'une

prise en charge collective lors de la Révolution tranquille, et longtemps objet de fierté. «Il y a une sorte de brisure de ce long lien. Beaucoup de citoyens croient que le pacte social est rompu.» Au-delà de tous les «conflits latéraux», le principal point de discordance actuel porte sur la nécessité de continuer à construire des barrages, étant donné nos surplus d'énergie. «Certains pensent que cette entreprise n'a plus de sens, non seulement pour des raisons environnementales, mais même sur le plan économique. Est-ce que ça en vaut la chandelle, les milliards qu'on met pour produire de la nouvelle électricité?»

A une ère où la confiance des Québécois envers leurs institutions est ébranlée, le spectacle pose donc cette question essentielle: est-ce qu'Hydro-Québec agit encore pour le bien commun? «Il y a un sentiment de trahison chez plusieurs groupes. C'est très émotif. C'est un sujet qui a tout ce qu'il faut pour être dramatiquement intéressant.»

Like-moi pour vrai

La comédienne s'est donc immergée dans un milieu qui l'éloignait drôlement de sa zone de confort, et dans un sujet sur lequel elle était très peu informée au départ. «Ma recherche m'a transformée comme citoyenne. J'ai appris énormément de choses. Et le spectacle aborde aussi la place que chacun d'entre nous fait à l'engagement social. Suis-je responsable de l'avenir de ma société?» En passant, le titre fait référence à la tendance contemporaine à liker un peu trop à la légère sur Facebook.

« Il y a une sorte de brisure de ce long lien. Beaucoup de citoyens croient que le pacte social est rompu. »

Christine Beaulieu

«On dirait qu'on ne sait plus trop ce que ça veut dire "j'aime" aujourd'hui. Pourtant, c'est important. Une fois qu'on aime quelque chose, on ne peut pas y être indifférent, ça signifie qu'on en est responsable.»

Mais s'engager n'est pas facile, a-t-elle constaté. «Ça prend du temps. Qui a la possibilité d'aller s'informer sur la nouvelle politique énergétique lors d'une consultation publique, un lundi après-midi à Shawinigan?»

Guidée à l'écriture par la dramaturge Annabel Soutar, la comédienne a intégré dans son texte son propre parcours, ses doutes, sa vie. «Elle me pousse beaucoup à revenir à moi. Elle pense que plus la quête devient personnelle, plus on en sait sur l'enquêtrice, et plus le spectateur s'attache au récit. Mais à mesure que j'avance dans mon projet, je veux qu'il devienne une entreprise collective.» Ne seront ainsi présentés au FTA que trois des cinq épisodes de l'enquête, afin que les spectateurs viennent nourrir la suite de la démarche: ils pourront suggérer des questions à poser aux intervenants que la comédienne interviendra après chaque représentation.

S'adressant directement au public (un peu à la manière de Robert Lepage dans son solo 887, compare-t-elle), Christine Beaulieu va donc incarner son propre rôle, tandis que Mathieu Gosselin campera tous ses interlocuteurs. La créatrice est ravie de la forme légère, qu'elle dit inédite au théâtre, développée dans *J'aime Hydro*. Centré sur le contenu, ce *show* parfois «très drôle» passe essentiellement — sauf pour des illustrations poétiques — par le son. «On va enregistrer le spectacle pour en faire des balados. On veut que l'enquête soit accessible à tous les Québécois.» Un désir qui coule de source.

Collaborateur
Le Devoir

J'AIME HYDRO
Un spectacle de Porte Parole + Champ gauche. Texte et idée: Christine Beaulieu. Dramaturge: Annabel Soutar. Mise en scène: Philippe Cyr. Du 6 au 8 juin, au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui.



PIA SAVOIE

« C'est un travail de journaliste, dans une optique de documentation mais with a bias. Je laisse des traces. »

Pia Savoie, fondatrice de Dance Profiler

CULTURE › FTA



DAVID AFRIAT LE DEVOIR

La chorégraphe Manon Oligny se penche de manière récurrente sur la représentation du féminin et du corps-objet.

La tyrannie des apparences, côté fille, côté garçon

Incursion dans les esthétiques socialement engagées de Manon Oligny et de Pieter Ampe

MÉLANIE CARPENTIER

À première vue, les démarches respectives de la Québécoise Manon Oligny et du Flamand Pieter Ampe paraissent inconciliables. D'un côté, l'illusion de la perfection au féminin avec une série de femmes-prototypes formatées pour correspondre aux attentes d'une hégémonie écrasante. De l'autre, une ode à la sexualité, à travers l'effeuillage des désirs loufoques d'un grand dadaïste barbu.

Au milieu, le poids du regard d'autrui dans la construction de soi et la pression de correspondre à une image lisse et préfabriquée. Aussi bien chez Oligny que chez Ampe le corps sexué devient champ de bataille. Il se pose en résistance face aux représentations d'une normalité rigide qui continue d'enfermer l'individu dans un culte de la perfection et dans le règne des apparences.

Les piliers d'un manifeste dansé

Fin de série est une course à l'émancipation de cinq prototypes féminins pour une pièce de groupe à la distribution exclusivement féminine. « Les danseuses portent comme mandat un manifeste politique », affirme Manon Oligny. C'est une pièce féministe, bien sûr, mais au-delà du genre, elle nous rejoint tous, elle est humaniste. »

C'est en 2008 que Manon Oligny commence à aborder dans ses travaux le phénomène de sérialité, notamment avec le projet *in situ* *Où est Blanche-Neige?* (2012). Alors en pleine recherche sur la sérialité des corps féminins, elle découvre l'essai *Les filles en série*. Des barbées aux Pussy Riot (Remue-ménage), dont la force du propos va influencer le processus créatif de *Fin de série*. En entrant en contact avec son auteure, Martine Delvaux — qui l'assiste aussi dans la dramaturgie —, elle s'inspire de son étude sociologique et retient comme visuel l'idée du moule d'une chaîne de montage emprisonnant le corps de la femme dans un idéal inatteignable.

« Les femmes que les interprètes incarnent se complaisent parfois dans le formatage, parce qu'elles y trouvent quelque chose de rassurant. Elles sont piégées dans le paradoxe de vouloir rentrer dans le carcan et sortir de l'anonymat du groupe », ajoute la créatrice. Depuis des années, et notamment à travers ses collaborations avec les écrivaines Nelly Arcan et Christine Angot, la chorégraphe se penche de ma-



PHILE DEPPEZ

Pieter Ampe s'interroge sur la pression à correspondre à une certaine image.

« On parle très peu du plaisir d'être sexuel de manière explicite, et c'est ce que je me permets sur scène »

Pieter Ampe

nière récurrente sur la représentation du féminin et du corps-objet, entre résistance et soumission au conformisme.

« Dans mes autres créations, je posais les femmes en compétition ou isolées les unes des autres, dans l'incapacité de s'entraider tant leur détresse est forte. C'est la première fois que j'intègre l'idée de solidarité féminine. Dans la sérialité, ces femmes recherchent des espaces de liberté et à sortir de l'aliénation. C'est aussi un combat contre la mort, où leur propre fin se joue », explique-t-elle.

« Dans l'essai de Martine [Delvaux], l'image des poupées russes, soit l'idée que dans chaque femme il y ait une armée de petites filles, a particulièrement retenu mon attention », ajoute-t-elle. Dans la sérialité se rejoignent des communautés de femmes qui, en prenant conscience des diktats qui les restreignent, adhèrent au moule pour mieux le faire éclater de l'intérieur.

Une sexualité positive et polymorphe

Dans le duo masculin *Still Standing You*, présenté en 2011 au FTA, c'est sur fond de « bromance » et de masculinité que Pieter Ampe expérimentait la nudité en scène. Cette fois, avec pour seul partenaire

le public, il dessine un parcours où il explore les multiples personnalités présentes en lui et les différentes facettes de sa sexualité. Se riant des stéréotypes et faisant fi du carcan des identités de genre, *So You Can Feel* est une ode à la découverte de soi, à travers la représentation d'une sexualité multiforme et hors codes.

« Pourquoi ressent-on une pression à correspondre à une certaine image? » s'interroge Pieter Ampe. Dans sa performance, il ne cherche pas à se centrer sur la masculinité, mais sur le fait d'être confronté sans cesse aux stéréotypes. « Je sais que cette énorme barbe que je porte est très connotée et représente quelque chose de fort masculin », déclare-t-il. À travers la performance, j'espère qu'elle sera de moins en moins au centre de l'attention. J'essaie de me défaire de cette image. Au-delà des différences de genre, il y a des choses basiques que nous partageons tous en tant qu'êtres humains, et les questionnements autour de la sexualité en font partie. »

C'est à Berlin, lors d'un festival alternatif de pornographie, que le chorégraphe a pu mesurer la valeur que renferment les nombreuses différences existantes d'un individu à un autre. « Je voulais parler de la

sexualité d'une autre manière que ce qu'on fait d'habitude. Généralement, on met en avant les problématiques de l'exploitation commerciale des corps et d'asservissement dans la représentation de la sexualité. C'est une dénonciation nécessaire, mais on parle très peu du plaisir d'être sexuel de manière explicite, et c'est ce que je me permets sur scène. »

Alors qu'il estime que la sexualité dans l'art de la performance est généralement utilisée pour provoquer, il s'agit pour lui de faire reconnaître la sexualité comme une partie intégrante de nos vies, une énergie de création comme les autres. « Je crois qu'on peut parler de sexualité sans que forcément ça glisse dans la vulgarité ou que ça mène à l'acte sexuel », déclare-t-il.

Dans un désir de connexion avec les spectateurs, il se confronte au rejet et à l'inconfort. « Le rejet vient principalement du fait de ne pas reconnaître et accepter la différence. Je fais en sorte que ça fasse partie de ma performance, et cela à travers un parcours parsemé d'expériences intimes et personnelles dans lesquelles le spectateur peut reconnaître des moments aussi bien difficiles que fantastiques. »

Collaboratrice
Le Devoir

FIN DE SÉRIE
De Manon Oligny, du 4 au 6 juin, à l'Agora de la danse.

SO YOU CAN FEEL
De et avec Pieter Ampe, du 5 au 8 juin, au théâtre Prospero. Dans le cadre du Festival TransAmériques.

MUSIQUE

JAZZ

Lonnie Smith, s'il n'en reste qu'un...

SERGE TRUFFAUT

Une fois n'est pas coutume, mais bon... on a enfin trouvé une réponse au dilemme antique se formulant comme suit: s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. Qu'un quoi? a demandé oncle Tati. Un organiste! Un organiste vitaminé, qui plus est, à la B3. On sait, oui, oui, on sait qu'au tableau de la détestation, cet instrument est toujours bon premier. Mais lorsqu'il est bien manipulé, lorsqu'il est entre les mains, comme par hasard, du Dr Lonnie Smith, alors là, il en va tout autrement. Car immanquablement on se dit: chapeau l'artiste!

De la grande génération des soutiers de la B3 — oui, des soutiers! — il ne reste plus que Smith Lonnie, qui, soit dit en passant, n'est pas plus docteur que le signataire de ces lignes est chef du pupitre obligations à terme de Goldman Sachs. Souvenez-vous: dans les temps anciens, ceux des années 60 et 70, il y avait Jimmy Smith, ceinture noire de karaté afin de casser du Ku Klux Khan, c'est pas des blagues, Brother Jack McDuff, Shirley Scott et Jimmy Soul Man McGriff.

Notre sujet du jour, donc, qui se produira les 4 et 5 juillet à l'Upstairs dans le cadre du Festival de jazz, fit partie de cette bande qui inventa, si l'on peut dire les choses ainsi, un style particulier. Oui, Lonnie fut l'un des forgerons de l'acid-jazz, qui n'est pas le jazz sous LSD ou autres camomilles chimiques, mais bien une définition noire-noire du jazz. Une conception faite de gospel et de ghetto. Oui, le jazz qui se jouait au St. Nick's Jazz Pub ou au Lenox Club de Harlem n'était pas tout à fait le jazz qui se joue au Blue Note. Mettons que le premier était plus âpre et pesant que le second.

Il y a peu, après avoir signé un contrat avec Blue Note, étiquette à laquelle il fut lié il y a 40-50 ans, il a sorti un album propre à séduire ceux qui nourrissent le scepticisme à l'endroit de l'orgue. Le titre? *Evolution*. A cette production, le saxophoniste Joe Lovano et le pianiste Robert Glasper ont contribué sur un certain nombre de morceaux, parmi lesquels on a retenu notamment *Straight no Chaser* de Thelonious Monk et *My Favorite Things*, si cher à John Coltrane, que Smith détaille en plus de 11 minutes.

Comme c'est toujours le cas avec les organistes, la place accordée à la guitare est toujours plus marquée que pour



SUSAN STOCKER

Dr Lonnie Smith

les autres instruments.

Ici, et ce sera le cas à l'Upstairs, la six-cordes est entre les mains de Jonathan Kreisberg. La batterie? Elle est entre celles de Joe Dyson qui, comme il se doit lorsqu'on soutient la B3, joue avec puissance. Bien. En un mot comme en mille, le jazz du Dr Lonnie Smith est celui de l'ardeur, de l'enthousiasme, du transport.

Sur l'excellent site *All About Jazz*, on peut lire un long article consacré à la dernière édition du Festival international de musique actuelle de Victoriaville signé par Mike Chamberlain. Le titre est tout simplement: « Festival international... »

Afin de souligner le 50^e anniversaire du Vanguard Jazz Orchestra fondé par le trompettiste et arrangeur Thad Jones et le batteur Mel Lewis, le réseau NPR a réalisé une captation de cet orchestre. Parmi les membres actuels de cette formation, notons la présence de Rich Perry, de Gary Smulyan et du vieux Jerry Dodgson aux saxes.

Le fameux New England Conservatory (NEC) vient d'accorder des doctorats *honoris causa* au compositeur et saxophoniste d'avant-garde Anthony Braxton et à l'organiste et cofondateur de Parliament-Funkadelic Bernie Worrell. Ce dernier avait étudié et obtenu son diplôme du NEC en 1967. Un an plus tard, Braxton publiait son premier album: *3 Compositions of New Jazz*.

Collaborateur
Le Devoir

FESTIVAL
• MUSIQUE
• DE CHAMBRE
MONTREAL

FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE : DENIS BROTT, C.M.

21^e ÉDITION
9-19 JUIN 2016

SALLE BOURGIE
MUSÉES BEAUX-ARTS
DE MONTREAL

SALLE POLLACK
UNIVERSITÉ MCGILL

3 POUR 2!

33 % DE RABAIS JUSQU'À MARDI
FESTIVAL.MONTREAL.ORG/3POUR2

BEN
HEPPNER

MEASHA
BRUEGGERGOSMAN

FINE ARTS
QUARTET

ALBERT
MILLAIRE

PAQUITO
D'RIVERA

FESTIVALMONTREAL.ORG — 514.489.7444 — #FMCM

Edmund Alleyn, *L'invitation au voyage*, 1989-1990

COLLECTION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Regard social et introspection chez Edmund Alleyn

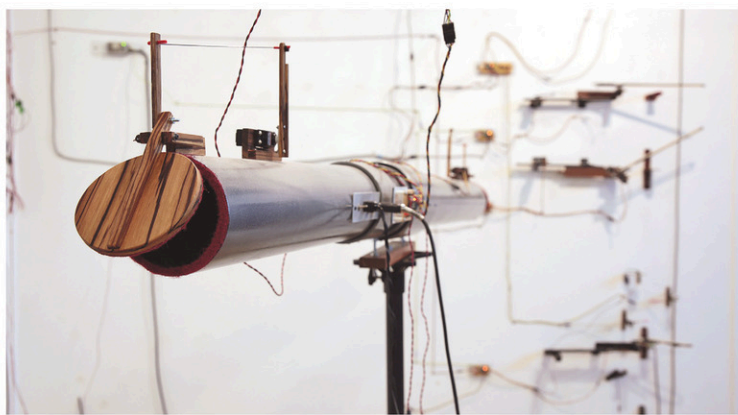
EDMUND ALLEYN. DANS MON ATELIER JE SUIS PLUSIEURS
Au Musée d'art contemporain de Montréal jusqu'au 25 septembre.

ORCHESTRÉ
De Jean-Pierre Gauthier et Ryoji Ikeda jusqu'au 30 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

L'œuvre d'Edmund Alleyn (1931-2004), après sa mort, a été préservée de l'oubli grâce aux efforts conjugués de la succession, de la fille de l'artiste, la cinéaste Jennifer Alleyn, et de la galerie Simon Blais. Avec la rétrospective posthume en cours, le Musée d'art contemporain de Montréal (MAC) ajoute sa contribution avec l'exercice de la synthèse, discours savants à l'appui, autour d'une œuvre éclectique reconnue pour avoir pratiqué une rupture avec le modernisme de son contexte d'émergence, les années 1950 et 1960. Jusqu'au bout, la peinture semble avoir été le véhicule de prédilection en proposant des avenues à l'écart des traditions, à commencer par celle, mythique, de l'abstraction.

L'exposition adopte une progression chronologique par périodes et construit un parcours étonnamment sobre à partir d'œuvres souvent hautes en couleur ou tirées de séries profuses. Avec cette approche en retenue, le commissaire Mark Lancôt a misé sur des choix ci-



L'orchestre à géométrie variable de Jean-Pierre Gauthier, tel que présenté en 2014 chez Expression

JEAN-PIERRE GAUTHIER

blés faisant apparaître plus clairement les démarcations d'une phase à l'autre, qui ensemble regroupent une soixantaine d'œuvres. Classique, la démonstration gagne en efficacité et fait ressortir le mérite d'œuvres spécifiques parmi des corpus souvent caractérisés par la répétition de motifs.

Dans cet esprit, la période dite indienne (1962-1965), réalisée à Paris, tranche par ses coloris et son iconographie — truffée de motifs archétypaux prélevés dans une imagerie des autochtones de l'Ouest canadien — avec les premières abstractions des années 1950, tout en partageant avec elles une facture gestuelle vigoureuse. De la série a cependant été écarté un tableau tel que l'emblématique *Au-dessus du lac # 1* (1965), où le faire est plus contrôlé avec des aplats et des figures nettement découpées préfigurant

pour cette raison la période «technologique» (1965-1970).

C'est elle au demeurant qui surprend le plus dans l'exposition, tant l'artiste s'inscrit en pionnier avec ses peintures au fini lisse, imprégnées par la culture des médias et de l'hybridation de l'humain à la machine. De là, il n'y avait qu'un pas, semble-t-il, à franchir pour en arriver au fameux *Introscape* (1970), la sculpture ovoïde si avant-gardiste par sa dimension immersive et interactive faisant des médias leur critique.

Avec cette période, comme la suivante, *Les suites québécoises*, mettant en relation des personnages hyperréalistes peints sur plexiglas face à des parodies de toiles, Alleyn jetait un regard à la fois amusé et lucide sur une société en transformation. Dans ces deux épisodes de sa production, l'artiste se démarque pour avoir délaissé la peinture ou pour en avoir repensé le dispositif dans le but de démocratiser l'art et son accès.

Le processus et l'impact de ces recherches de nature sociologique, fort captivants, sont d'ailleurs révélés à la fin de l'exposition. Dans une salle traitée comme un cabinet d'archives s'entassent, il est vrai un peu trop à l'étroit, des extraits d'entrevues, des coupures de journaux et des esquisses de travail qui donnent un aperçu de moments déterminants, comme le canular imaginé par Alleyn lors de *La matière chante*, l'exposition scellant l'aventure automatiste en 1954, et la réception des œuvres à leur époque. Tout concourt ici également à faire surgir l'aura de l'artiste, dont la présence justement est plus manifeste dans les œuvres des années 1980 et 1990.

Les séries *Indigo*, *Vanitas* et *Ephémérides* optent pour un re-

gistre introspectif, l'ordinaire des paysages au chalet familial et des objets du quotidien sont auscultés à l'envi dans des camaïeux les drapant d'un voile sibyllin. Fragment, cadrage et répétition disent combien ces œuvres découlent de la photographie, dont la mécanique symbolise également les processus de la mémoire, du souvenir et de la psychanalyse. Souvent montrée dans le sous-sol du Musée des beaux-arts de Montréal qui en est le propriétaire, mais jamais aussi bien mis en valeur qu'en ce moment au MAC, *L'invitation au voyage* (1989-1990) est un exemple éloquent au magnétisme inaltérable. Le bateau pétrifié, sombre et lumineux, ne laisse pas de doute sur la force d'un travail parcouru par de riches contradictions.

Gauthier et Ikeda

Le MAC présente également des installations d'envergure de Jean-Pierre Gauthier et de Ryoji Ikeda. Récemment acquises par le Musée, les deux œuvres campent des univers très contrastés, mais qui entrent bellement en dialogue. La projection sonore englobante *data.tron* (2007) de l'artiste japonais subjugue par son défilement frénétique de données, sorte de paysage abstrait minimaliste où foisonne pourtant un ordre mathématique rendu à la lisière du visible.

L'orchestre à géométrie variable de Jean-Pierre Gauthier se compose plutôt de gracieux instruments électroacoustiques inventés, à corde et percussifs, qui, en plus d'épouser les surfaces murales, intègrent tout l'espace environnant. Les automates s'ébranlent pour faire entendre une séquence de 19 pièces musicales de styles différents. Remarquable, l'œuvre, présentée en 2014 à Expression et à B-312, trouve ici un écrin qui la fera perdurer alors qu'elle pose de véritables défis à la conservation: son installation pourrait difficilement au départ se passer de la présence de l'artiste tant les ajustements sont nombreux et précis.

Son acquisition par le MAC est donc un geste audacieux qu'il faut saluer et dont le mérite revient en grande partie à Josée Bélisle, ex-conservatrice des collections, qui a mené le dossier avant de tirer sa révérence.

Collaboratrice
Le Devoir

MONDE

La flûte enchantée de Pandit Ronu Majumdar

Un grand maître de la musique hindoustani s'amène à Montréal

YVES BERNARD

L'un des plus grands flûtistes indiens est en ville: Pandit Ronu Majumdar est un maître du bansuri, cette flûte magique que plusieurs considèrent comme le plus vieil instrument du monde. Ici, le «pandit» est la forme de respect que l'on accole au nom des plus importantes figures de la musique classique de l'Inde. Il y en a deux types: la carnatique du Sud et l'hindoustani du Nord. Ronu Majumdar est du Nord, issu du Maihar gharana, l'une des principales écoles du pays, de laquelle viennent également les regrettés Ravi Shankar et Ali Akbar Khan.

Le virtuose du bansuri s'amène donc ce samedi à la salle Bourgie, accompagné par le tabliste Indranil Mallick, un rendez-vous à ne pas manquer pour les amateurs de musique apaisante, délicate et finement tissée.

Nous rejoignons Ronu Majumdar par téléphone directement en Inde et la ligne est mauvaise, ce qui nous fera perdre une large partie de la conversation. Nous retenons toutefois des éléments passionnants de sa vie artistique, parfois par bribes, mais suffisamment pour construire autour: «*La particularité du Maihar gharana? C'est le style dhrupad, un chant très ancien qui est à l'origine de la forme la plus ancienne du raga*», dit-il. Effectivement, le *Dictionnaire thématique des musiques du monde* d'Étienne Bours décrit le dhrupad comme un chant austère, religieux et dévotionnel qui remonte au XV^e siècle.

Ce chant amène à une musique de recueillement et son esprit est adapté musicalement par les grands porteurs de l'école Maihar. Avec son instrument, Ronu Majumdar en canalise le caractère spirituel: «*Musicalement, le raga n'est pas seulement une combinaison de notes, explique-t-il. Tout est intégré et la méditation est dans la respiration. Vous ne pouvez pas ressentir la force du raga sans vous placer dans un état spirituel.*»

L'écoute de quelques disques et de plusieurs vidéos de Ronu Majumdar permet d'apprécier la puissance de l'œuvre: des climats méditatifs, des intros (alaap) avec de longues notes qui défient le temps, d'abord sans percussion, puis au très lent développement; des notes à la fois mélodiques et rythmiques, des variations impressionnantes avec des passages très aériens et des moments de gravité comprenant de profondes ré-

«*Vous ne pouvez pas ressentir la force du raga sans vous placer dans un état spirituel*»
Ronu Majumdar

sonances; une façon de s'enlever en serpentant avec douceur; des contrastes entre les accélérations rythmiques spectaculaires et l'intimité du bansuri qui ralentit le tempo.

Il y a aussi cette flûte qui surfe comme sur un enchantement et cette lumière qui pénètre toujours les mélodies jusqu'au paroxysme et la rapidité spectaculaire du soliste. Lorsqu'il joue en duo avec un autre joueur de bansuri, les flûtes se répondent, font les harmonies et se lancent en hétérophonie, alors que l'un des deux prend des libertés par rapport à la mélodie principale. Sinon, l'impro est reine.

Ronu Majumdar s'adapte parfois aux styles des autres écoles indiennes et il est également reconnu comme un spécialiste de la musique de Bollywood. A cela s'ajoutent des collaborations internationales et on le retrouve comme partie intégrante de plusieurs disques de fusion: *Fascinoma* avec Ry Cooder, *Tabula Rasa* avec Bela Fleck, *Moonlight Whispers* avec Larry Coryell et *One Giant Leap* avec une pléiade de collaborateurs, dont Robbie Williams, Asha Bhosle et Baaba Maal. Mais le pandit indien ne s'est pas arrêté là puisque sa flûte enchantée a fait chanter Bach et un autre grand compositeur classique occidental: au début de l'année, il a fait paraître le minialbum *Flûte Symphony-A Tribute to Mozart*.

Avec Ronu Majumdar, nous tentons d'aborder le lien entre musique hindoustani et musique classique occidentale, mais la qualité de la ligne téléphonique ne nous a permis de comprendre que l'état d'esprit de la réponse et non son contenu. Cette question est celle qui a suscité chez lui le plus d'enthousiasme pendant l'entrevue. Le reste sera pour la prochaine.

Collaborateur
Le Devoir

À la salle Bourgie, samedi
4 juin à 19 h



Ronu Majumdar (à droite) en concert improvisé à Mumbai, en 2015, avec Mohan Veena et Vishwa Mohan Bhatt.

Galerie Claude Lafitte depuis 1975

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

Importante exposition
Maîtres Québécois :
Alleyn, Ferron, Gagnon, Hurtubise,
Lemieux, McEwen, Riopelle, Suzor-Côté



Jean McEwen, "Cages d'île n°3"

1974, huile sur toile, 50" x 70"

Jusqu'au 18 juin, du mardi au samedi, de 11h à 17h
Toutes les œuvres sont disponibles pour achat

2160, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, (514) 842-1270
lafitte@lafitte.com - www.lafitte.com

Les beaux
détours

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

CULTURE CLASSIQUE

CINÉMA

L'étoile de Janis

Un touchant et vibrant documentaire sur la plus grande voix de femme du Flower Power

JANIS
(JANIS: LITTLE GIRL BLUE)
★★★1/2
Réalisation: Amy Berg.
Musique: Joel Shearer. Image: Francesco Carrozzini, Jenna Rosher. Montage: Joe Beshenkovsky, Garret Price, Billy McMillin. Documentaire, 2015, 103 minutes.

ODILE TREMBLAY

En attendant la bio filmée de Jean-Marc Vallée, qui veut se coller à l'étoile de Janis Joplin, ce documentaire, qui fait écho, par sa tragédie et son thème, à celui sur Amy Winehouse, bouleverse. Avec plusieurs images inédites, entre autres dans sa famille texane et en retrouvailles de ses anciens camarades de classe (qui l'avaient harcelée et élue au collègue l'homme le plus laid de l'année), l'accent est placé sur les manques émotifs de cette immense interprète qui révolutionna le blues en l'ancrant dans la modernité.

Plusieurs lettres écrites à sa famille en contrepoint à sa carrière fulgurante, du festival de Monterey Pop qui la lança à San Francisco, sa ville d'élection, en passant par New York, la terre entière et le fameux train musical qui traversa le Canada, offrent un angle intime, sans doute parcellaire, mais hors du champ de l'hagiographie pure. Retour aussi sur toutes les formations qui l'ont accompagnée puis reniée, de Big Brother and the Holding Company à The Full Tilt Boogie Band, comme sur ses amours, dont le plus touchant fut son union éphémère avec le voyageur David Niehaus.

Cette admiratrice de la grande Bessie Smith aura car-



CINÉMA DU PARC
Le film est aussi une plongée dans le Flower Power, dont Janis Joplin fut une égérie vibrante, enflammée, un tison éphémère.

buré à la musique comme à l'héroïne et aux bouteilles de Southern Comfort, ses voleuses de vie.

C'est Janis elle-même qui illumine le film, sa voix et son incandescente présence sur scène. Également cette plongée dans le Flower Power dont elle fut une égérie vibrante, enflammée, tison éphémère à l'instar des Jimi Hendrix, Jim Morrison, etc., disparaît comme elle à 27 ans. Des documents d'archives inédits nous offrent de nouveaux éclairages sur elle.

Ici, les images de concert sont formidables, celles des répétitions aussi, performances dérobées au temps. *Me and Bobby McGee*, *Summertime*, *Ball and Chain*, *Piece of My Heart*, etc., retrouvent leur caisse de résonance hu-

maine. Et on sort nos albums ensuite pour la réécouter.

Certes, les témoignages de ses proches, recueillis en têtes parlantes, ne renouvellent pas le genre documentaire, mais il y a davantage: un portrait d'humanité d'une artiste solaire et solitaire, heureuse sur scène mais incapable de vivre l'aterrissage à l'heure où s'éteignent les projecteurs, inadaptée émotive quant au reste, en souffrance déchirante. Janis Joplin symbolise tout le courant d'intensité des années 60, destiné à se consumer, en majesté, dans la puissance d'une voix issue des profondeurs, qui traversa le ciel comme une étoile filante, et dont on retrouve à l'écran plusieurs lueurs.

Le Devoir



Menuhin, né en 1916, fut l'un des plus grands phénomènes parmi les instrumentistes du XX^e siècle.

CLASSIQUE

Yehudi Menuhin sous son meilleur profil

Le coffret *The Menuhin Century* surpasse tout ce qui s'est fait jusqu'ici

CHRISTOPHE HUSS

Warner Classics publie, sous la direction artistique de Bruno Monsaïgeon, un coffret en hommage à Yehudi Menuhin. Le violoniste aurait eu 100 ans le 22 avril dernier.

Le concours du plus beau coffret consacré à un musicien de légende est engagé depuis quelques années entre les anciennes «majors» du disque. La boîte RCA de l'intégrale d'Arthur Rubinstein a longtemps été une référence, battue toutefois par le coffret Callas publié par EMI juste avant sa reprise par Warner. En 2015, le coffret Glenn Gould de Sony marquait une nouvelle gradation dans le luxe éditorial.

D'avantage que Deutsche Grammophon, dans les somptueux coffrets Karajan et Bernstein, qui misent sur les pochettes originales des disques, Warner et Sony investissent beaucoup sur la qualité (textes et iconographies) des livres qui accompagnent leurs coffrets de prestige.

De ce point de vue, le coffret *The Menuhin Century* surpasse tout ce qui s'est fait jusqu'ici. C'est le «bel objet» par excellence. Il contient un «coffee table book» relié trilingue de 250 pages, *Passion Menuhin. L'album d'une vie*, ouvrage de Bruno Monsaïgeon. On connaît la qualité du travail de documentariste de Monsaïgeon. Son sujet de prédilection fut Glenn Gould, mais il a investi autant de passion vis-à-vis de Yehudi Menuhin, menant avec lui de fréquentes entrevues. Il nous livre donc ici un produit «optimal», œuvre d'une vie et d'une sincère admiration, mais aussi d'une grande lucidité.

Document pour l'histoire

Je ne vous cache pas que je n'ai guère d'affinités avec Yehudi Menuhin, surtout ce personnage onctueux et vénéré de Gandhi musical ambulant, à l'origine sincère (cf. son engagement pour des artistes allemands tels le chef Wilhelm Furtwängler après la guerre), mais à mon sens outrancièrement exploité à toutes les sauces dans les années 1980 et 1990 pour mieux cacher la cruelle réalité: la «légende du violon» jouait faux depuis plus de deux décennies.

Dans les faits, Menuhin, né en 1916, fut l'un des plus grands phénomènes, si ce n'est le plus grand, parmi les instrumentistes du XX^e siècle. À l'âge de 13 ans, Bruno Walter le dirigeait à Berlin, avec le Philharmonique, dans un programme regroupant en un même soir le 2^e Concerto de Bach, le concerto de Beethoven et le concerto de Brahms!

Les enregistrements jusque dans les années 1947-1949 tiennent souvent du miracle. Il y a de grandes choses jusqu'au milieu des années 1950, quelques éclairs jusqu'au début des années 1960 et beaucoup de catastrophes ensuite. De fait, Menuhin est un artiste de l'ère monophonique. Il est illusoire de penser entendre le «grand Menuhin» dans un enregistrement stéréo.

Le coffret ne nous inflige donc heureusement pas une intégrale qui aurait contenu une moitié d'enregistrements bénis et une autre moitié à jeter. Il est conçu par un grand documentariste comme un document pour et à travers l'histoire, et renferme six coffrets thématiques: *Enregistrements historiques*; *Enregistrements inédits et raretés*; *Le virtuose et ses enregistrements légendaires*; *Concerts et festivals*; *Intégrale des enregistrements avec Hephzibah Menuhin* [sa sœur cadette, pianiste] et *Films 1947-1997*. Cette dernière boîte, qui offre un complément documentaire, illustre bien aussi la déchéance instrumentale, qui nous est épargnée autant que faire se peut dans les CD sélectionnés et les nombreux incunables des années 1930.

Renouer avec la légende

«En juin 1945, se réunit à San Francisco la Conférence générale des Nations unies qui abou-



AGENCE FRANCE-PRESSE
Yehudi Menuhin, tête en bas, conduisant — avec les pieds! — le Philharmonique de Berlin

tira à la signature de la Charte de l'ONU. Menuhin est invité à s'y produire. Il est déjà un symbole universel et on voit alors commencer à se dessiner les contours d'une nouvelle dimension de son rayonnement: au-delà du violoniste, l'image qui va peu à peu s'imposer sera celle de l'artiste engagé, de l'humaniste, de l'homme de la réconciliation.» Bruno Monsaïgeon a raison de mettre cette dimension en exergue. Cette quête sincère de la réconciliation est la plus noble facette de Menuhin.

Le sommet émotionnel de ce coffret se niche au cœur du septième CD du coffret *Enregistrements historiques* avec la révélation de bribes à la sonorité précieuse du concert de la libération de Paris, le 7 octobre 1944. Il est édifiant de relater une partie du témoignage de Menuhin sur cette période. «Un hasard heureusement provoqué fit que je me trouvais à Londres lors du débarquement allié en Normandie. Je me débrouillai alors pour prendre pied sur le continent presque dans la foulée des libérateurs. J'avais en effet élaboré un système tout simple et qui marchait toujours. Les problèmes de transport étant inextricables, comme on peut facilement l'imaginer, où que je me trouvasse j'appelais le général américain responsable de la base aérienne du lieu et lui offrais un concert pour ses troupes en échange d'un avion qui me transporterait là où je le souhaitais. C'est ainsi que je débarquai d'abord à Anvers. La ville venait d'être libérée, on ne s'y battait plus, mais elle était encore bombardée chaque soir à neuf heures. J'y donnais un concert à cinq heures de l'après-midi, de sorte que chacun pût rentrer chez soi avant le bombardement.»

Menuhin raconte de même son arrivée à Paris, et surtout son départ précipité après le concert, que l'on devine à l'écoute de son adresse au public: «Il fallait impérativement que l'avion décolât de Villacoublay avant la tombée de la nuit, car des tirs sporadiques de la DCA allemande étaient toujours à craindre...»

C'est un grand Monsieur auquel est rendu ici dignement hommage.

Le Devoir

THE MENUHIN CENTURY
Warner Classics 80 CD et 11 DVD.
825646782741.

GILADY NITZAN FILMS LTD PRÉSENTE

POUPÉE DE MARIAGE

UN FILM DE NITZAN GILADY

ASI LEVI
MORAN ROSENBLATT
ROY ASSAF

tiff.40 toronto international film festival
SÉLECTION OFFICIELLE 2015

BFI LONDRES FESTIVAL DU FILM
NOUVEAU EN 2015
SUPERLAND AWARD

FESTIVAL DU FILM DE JERUSALEM
Grand Meilleur premier film
Meilleur Acteur
Meilleur Actrice

OPHIR AWARDS
MEILLEUR ACTRICE
MEILLEUR DESIGN DE COSTUME
MEILLEUR FILM
MEILLEUR RÉGIEUR

LES RÊVES TENDRES ONT TENDANCE À SE DÉFAIRE UN POINT À LA FOIS

ARIE TCHERNER AVIVA GER ODED LEOPOLD UDI PERSI YEHUDA NAHARI
TOMER KAPON LILACH BIRT HADAR RATZON ROTEM ITZIK GIULI ILAN HAZAN AVIV ELKABETZ OPIR NAHARI

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ROEY ROTH MONTAGE TALI GOLDRING MONTAGE FINAL DANIEL AVITZUR CONSULTANT EN CONTENU RAVID DAVARA
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ SHALOM GOODMAN CONSEILLER À LA PRODUCTION ILAN DURAN COHEN DIRECTION ARTISTIQUE DINA KORNEVITS COSTUME KEREN EYAL
MELAMED MAQUILLAGE ET COIFFEUR ZLIL SHAI 1^{ER} ASSISTANT À LA RÉALISATION SHIRAN YALOVICH SON VITALI GRINSHUPIN ÉTALONNAGE NILS PETERSEN
SON ET MIXAGE YOSSE APPELBAUM MUSIQUE LIOR ROSNER COLLABORATION AU SCÉNARIO IDIT SHECHORI ÉCRIT, RÉALISÉ ET PRODUIT PAR NITZAN GILADY

www.weddingdottthemovie.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINÉMA DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-0090 LE TAPIS ROUGE CINÉMA LE CLAP

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22 CAVENDISH

Combines de nana

Dans *Maggie's Plan*, Rebecca Miller traite avec légèreté du désir de créer

MANON DUMAIS

Par sa légèreté, son humour et, surtout, la présence de la lumineuse Greta Gerwig dans le rôle-titre, *Maggie's Plan* pourrait très bien passer pour un film de Noah Baumbach (*Frances Ha*). Or il s'agit bel et bien d'un film de Rebecca Miller (*La ballade de Jack et Rose, Les vies privées de Pippa*), d'après une histoire de Karen Rinaldi. Un tournant dans la carrière de la fille du dramaturge Arthur Miller?

« Il est sans doute trop tôt pour le savoir, confie-t-elle au bout du fil. C'est une expérience que je voulais tenter en changeant le ratio de légèreté et de sérieux dans mon film. Il y a toujours eu de l'humour dans mes films et je savais que c'était en moi. Comme j'avais cette merveilleuse armature pour soutenir cela, je me suis donc lancée. »

Au centre de ce récit campé dans le milieu universitaire new-yorkais brille Maggie, qui enseigne la littérature à l'université. Sans attaches sentimentales, la jeune femme confie à son ex (Bill Hader) et à la conjointe de ce dernier (Maya Rudolph) qu'elle souhaite ardemment avoir un enfant. Pour ce faire, elle demande à un ami (Alex Morf), prospère entrepreneur spécialisé dans le cornichon, de lui donner de sa semence. Au même moment, elle croise un collègue, John (Ethan Hawke), aspirant romancier en panne d'inspiration marié à Georgette (Julianne Moore), brillante intellectuelle danoise avec qui il a deux enfants. Tous deux tombent amoureux.

Trois ans plus tard, parents d'une fillette, Maggie et John voient le train-train quotidien tuer peu à peu leur couple. Opiniâtre de nature, Maggie confie à ses amis qu'elle veut rabibochoer John et Georgette. « Je crois que Maggie voit sa vie comme un roman, mais elle réalise qu'elle n'y est qu'un



Rebecca Miller reconnaît qu'il y a une part d'elle dans chaque personnage de son film *Maggie's Plan*.

personnage, et non l'auteure», suggère Miller.

Acteurs et scénaristes

Sur le plateau de *Maggie's Plan* évoluaient deux acteurs ayant une expérience de scénariste plus qu'honorable: Gerwig, muse et coscénariste de Baumbach, et Hawke, fidèle complice avec Julie Delpy de la sublime trilogie sentimentale *Before...* de Richard Linklater. Au dire de Miller, tous deux étaient heureux d'avoir un scénario écrit par un tiers et de ne pas avoir à improviser leur dialogue. Ce qui ne signifie toutefois pas qu'ils n'aient pas eu à mettre leur grain de sel.

« Nous avons eu beaucoup de discussions en amont, révèle la cinéaste. J'ai écrit le scénario en entier, mais certains détails ont été suggérés par les acteurs. Par exemple, Julianne Moore a demandé à ce que l'on voie son personnage travailler. J'ai alors écrit la scène se déroulant dans l'auditorium. Ethan Hawke avait aussi plusieurs idées fantastiques pour la fin du récit. »

À propos du personnage de Moore, mégère apprivoisée aux manières raffinées, elle poursuit: « À l'origine, Georgette devait être Française. Avec Julianne, on a d'abord pensé qu'elle pourrait être Allemande ou Suédoise, puis on a

décidé qu'elle serait Danoise, car ce serait plus intéressant de jouer avec un accent qu'on n'entend pas si souvent. Julianne a suggéré d'attacher ses cheveux en chignon puisqu'on la voit rarement ainsi; le chignon est devenu partie intégrante du personnage. Elle s'est plu dans ce rôle parce qu'elle a rarement l'occasion d'être absurde, drôle, enfin pas depuis Le grand Lebowski. »

Durant l'écriture du scénario, Rebecca Miller confesse qu'il y a eu une si grande complicité entre Greta Gerwig et elle-même qu'elle n'arrive plus à départager certaines idées de l'une et de l'autre. « C'est comme si nos esprits avaient fusionné. Par exemple, je ne me souviens plus qui, de Greta ou de moi, est arrivée avec l'idée que Maggie est quaker. C'est étrange, parce que je savais dès le départ qu'elle allait avoir un fond religieux et, pour nous, il était naturel qu'elle soit quaker étant donné le peu de rituels que pratique cette communauté, dont les grands principes sont basés sur les bonnes actions. À sa façon, Maggie s'avère une personne modeste et simple, donc tout allait de soi. »

N'ayant pas tourné durant cinq ans, le temps d'écrire l'ambitieux roman *Jacob's Folly*, lequel pourrait faire l'adaptation d'une miniserie, et de s'occuper des deux fils qu'elle a eus avec Daniel Day-Lewis, Rebecca Miller reconnaît qu'il y a une part d'elle dans chaque personnage, notamment dans celui de John. « À un moment donné, je me suis dit que John n'arriverait pas à finir d'écrire son roman. Puis, on a eu l'idée qu'il était incapable de le commenter. Des auteurs narcissiques qui se perdent dans leur histoire, qui sont totalement obsédés par le livre qu'ils écrivent, je connais! »

Le Devoir

À l'affiche le 10 juin



Durant toute la première partie du film, Evan Rachel Wood (notre photo) et sa collègue Ellen Page apparaissent sous-utilisées.

Perdue au fond des bois

Patricia Rozema apparaît en panne de métaphores pour *Into the Forest*

INTO THE FOREST

★ ★
Réalisation et scénario: Patricia Rozema, d'après le roman de Jean Hegland. Avec Ellen Page, Evan Rachel Wood, Max Minghella, Callum Keith Rennie. Image: Daniel Grant. Musique: Max Richter. Montage: Matthew Hannam. Canada, 2015, 101 minutes.

ODILE TREMBLAY

Patricia Rozema est la cinéaste d'un merveilleux premier long métrage, *I've Heard the Mermaids Singing* (Le chant des sirènes) en 1987, puis d'œuvres de qualité comme *Mansfield Park* en 1999, d'après Jane Austen, et *00g* en 1995, sans vraiment avoir renouvelé sa griffe depuis. La réalisatrice ontarienne s'était beaucoup tournée, il est vrai, du côté des séries télé depuis une décennie. *Into the Forest*, en manque de tonus et de souffle, ne redorera pas son blason au cinéma.

Pourtant, bien des éléments de cette histoire post-apocalyptique, adaptée du roman de Jean Hegland, auraient pu faire exploser l'écran. Le manque d'inspiration, de fantaisie visuelle et psychique, maintient au ras des pâquerettes ce nid familial collé à un récit de survivance.

L'action se situe dans un avenir aux portes du présent, alors que, pour des raisons inconnues, toutes les sources d'alimentation — carburant, Internet, électricité, etc. — viennent à manquer.

Le film, comme le roman à sa source, concentre son action sur un huis clos. Le père et ses deux jeunes filles, dans un chalet au fond des bois, viennent se mettre à l'abri en attendant des jours meilleurs, mais tout se morpionne.

Les deux sœurs, Nell (Ellen Page, en ado mi-révoltée mi-

studieuse) et Eva (Evan Rachel Wood, qui pratique sans relâche ses pas de danse contemporaine pour entrer dans une troupe nationale), bientôt orphelines d'un père adoré (Callum Keith Rennie), auront à laisser tomber leurs peurs et leurs habitudes afin de devenir des adultes en marche vers l'inconnu. Elles auront aussi à se passer d'Internet, de musique, de tout l'attirail moderne.

La maison est parfaite pourtant, vaguement japonaise, pétrie de charme et de mystère. Le film commence sur la belle image d'une danseuse captée par la fenêtre. Mais *Into the Forest* ne tient pas ses promesses. Les personnages sont mal développés, le fantôme de la mère disparue, trop flou. Le spectateur se désintéresse de leur sort. Deux figures masculines, l'une positive l'autre agressive, semblent placées là pour tester les liens des deux sœurs, solides, il est vrai, mais encore?

Durant toute la première partie, Ellen Page et Evan Rachel Wood apparaissent sous-utilisées, réduites à un registre d'une banalité navrante. Ce n'est qu'à la toute fin du film, après traversée d'épreuves, que ces actrices pourront plonger en elles-mêmes pour manifester plus d'émotion.

Visuellement, la caméra de Daniel Grant ne manifeste aucune originalité, ni point de vue. Quant à la sirupeuse musique de Max Richter, elle empêche le suspense psychologique de trouver son rythme. Une poésie aurait pu éclore, une mise en garde contre l'artificialité de la vie contemporaine résonner en sourdine, la forêt rêver sa charge métaphorique du conte traditionnel, mais la réalisation ringarde de Patricia Rozema retire au film son poids de symbole.

Le Devoir

Nouvelle Vague, vieilles rengaines

Louis Garrel pour la première fois derrière la caméra, et toujours sur la même note

LES DEUX AMIS

★ ★ 1/2
Comédie sentimentale de Louis Garrel. Avec Golshifteh Farahani, Vincent Macaigne, Louis Garrel, Mahaut Adam. France, 2015, 102 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Depuis ses premiers pas avec Bernardo Bertolucci (*The Dreamers*), Louis Garrel traîne la même tronche d'intello blasé, d'amoureux à la fois volage et transi, arborant aussi le veston noir défraîchi du Parisien revenu de tout. Sur sa route d'acteur, il a vite croisé le cinéaste Christophe Honoré (*Ma mère, Dans Paris, La belle personne, Les chansons d'amour*) qui, grâce à ou à cause de lui, a cristallisé cette image.

Garrel n'a pas cherché à la renier en faisant ses débuts de cinéaste, tenant Honoré tout près, cette fois comme coscénariste; *Les deux amis*, c'est aussi un titre qui évoque explicitement cette complicité. Par contre, on le sait, les relations ne sont jamais simples dans leur univers marqué à la fois par la fougue débridée de la Nouvelle Vague et des influences ouvertement littéraires (ici, on badine et on s'inspire d'Alfred de Musset).

Les deux copains de ce film parfois maniéré, parfois débridé, ignorent une chose sur la femme qui fera vaciller leur amitié, et surtout leur raison: Mona (la superbe et incandescente actrice iranienne Golshifteh Farahani, jonglant avec un délicieux accent français) travaille tous les jours dans une sandwicherie de la gare du Nord... mais rentre tous les soirs en prison. Ce détail, établi dès les premières images, explique son urgence à ne jamais rater son train et son re-

fus de céder aux avances maladroites de Clément (Vincent Macaigne, d'une lourdeur totalement assumée), un paumé de première classe comptant sur son alter ego sophistiqué, Abel (Garrel, bien sûr...), pour la conquérir. La suite se laisse aisément deviner: Abel passera de donneur de leçons à Don Juan, lui qui ne manque pas de conquêtes, dont l'une, très jeune, disparaît vite du radar du cinéaste.

Au centre de ce curieux duel alimenté par la rage, la solitude et le mensonge, il y a Mona, une figure mystérieuse, déséquilibrée, sortie tout droit d'un film de Leos Carax ou d'Andrzej Zulawski (dans ses mauvaises années). Cette femme, qui sourit rarement, sait sortir ses griffes, hurler à pleins poumons ou s'abandonner à la musique dans un bar miteux, tout cela pour troubler deux hommes



Vincent Macaigne dans le rôle de Clément

qui semblaient jusque-là en totale hibernation. Même lorsque les trois

comparses deviennent figurants sur le plateau de tournage d'un film évoquant les manifestations de Mai 68, clin d'œil luxueux à une époque et à un cinéma dont Garrel et Honoré se réclament, ils bouillent tout par leur seule présence et leurs pulsions mortifères. La métaphore apparaîtra forte pour les uns, lourde pour beaucoup d'autres, au diapason de la posture d'un artiste qui filme comme il joue. Chez Louis Garrel, étaler ses souffrances existentielles relève de la routine, mais il donne surtout l'impression tenace de vouloir ressusciter un cinéma qui n'existe plus. Au lieu de se nourrir de cet héritage, il préfère en déterrer les artefacts et en reproduire les manières. Avec une tête d'enterrement.

Collaborateur
Le Devoir

cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma
cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque
thèque qc

DÈS LE 3 JUIN

À L'AFFICHE

Un amour d'été
Un film de Jean-François Lesage, 63 min - VOF

Le garçon et la bête
Un film de Mamoru Hosoda, 119 min - VOSTF / VF

335, boul. de maisonneuve est
@berri-uqam

(514) 842-9768
cinematheque.qc.ca

cinematheque.quebecoise
cinemathequeqc

★★★★★

« volubile, vif et tendre. Étonnant de liberté. »

★★★★★

« Vif, intelligent, souvent drôle, touchant aussi. »

Les Inrockuptibles

Le Nouvel Observateur

VINCENT MACAIGNE GOLSHIFTEH FARAHANI LOUIS GARREL

LES DEUX AMIS

UN FILM DE LOUIS GARREL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN (2586, Beaubien E. 514-721-6555) LES CINÉMAS FORUM LES CINÉMAS MAISONNEUVE LES CINÉMAS MAISONNEUVE (1100, Avenue de la Gare) LES CINÉMAS MAISONNEUVE (1100, Avenue de la Gare) LES CINÉMAS MAISONNEUVE (1100, Avenue de la Gare)

REGIM DRUMMONDVILLE LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS